

M. Kennan, M^{me} McDougall et M. Christopher semblent tous suggérer que la télévision usurpe la fonction de personnes responsables qui, au gouvernement, ont pour mandat de fixer l'ordre du jour des relations internationales et de définir l'intérêt national.

M. Michael O'Neill, ancien rédacteur en chef du *New York Daily News*, abonde dans ce sens. Dans un nouveau livre intitulé *The Roar of the Crowd* (Le rugissement de la foule), il écrit : «Grâce à la révolution des communications et aux progrès technologiques, le vieux monde de la diplomatie s'effondre.» Le jeu était réservé à des professionnels qui considéraient l'opinion publique comme vulgaire et qui n'avaient que dédain pour la classe politique, pour les journalistes et, très souvent, pour les hommes d'État qui les employaient. «Aujourd'hui, cependant, poursuit M. O'Neill, tous les Tom, Dick et Harry piétinent leurs tapis rouges. Les diplomates ne sont plus les principaux gardiens de la politique. Leur art est celui d'une époque révolue [...] et les ambassadeurs appartiennent maintenant à une espèce menacée.»

Cette observation fera sans doute plaisir à Pierre Trudeau. Il y a 25 ans déjà, il pensait que la diplomatie était dépassée. Granatstein et Bothwell citent des propos qu'il a tenus à un journaliste : «Quand le télégraphe a été inventé, il fallait une dépêche pour savoir ce qui se passait dans le pays A, alors que maintenant, il suffit la plupart du temps d'ouvrir un bon journal pour en être informé.»

Aujourd'hui, apparemment, il suffit de regarder CNN.

Quand le roi Hussein de Jordanie a été irrité par quelque chose qu'avait dit George Schultz sur CNN, ce n'est pas son ministre des Affaires étrangères ou son ambassadeur à Washington qu'il a appelés mais CNN, pour faire diffuser sa réponse. Quand on l'a critiqué de prendre le parti de l'Irak dans la guerre du Golfe, c'est encore CNN que le Roi a choisi comme moyen le plus rapide et le plus puissant pour s'adresser au président Bush.

D'abord hésitant quant à l'attitude à adopter face au coup d'État de 1991 à Moscou, le président Bush n'a décidé de qui bénéficierait de son soutien qu'après avoir vu, à la télévision, un Boris Eltsine provoquant, grimpé sur un char.

Après la guerre du Golfe, certain que les coups portés à Saddam Hussein provoqueraient la chute de ce dernier, le président Bush était déterminé à ne pas se laisser entraîner dans les luttes intestines irakiennes. Mais Saddam Hussein s'est attaqué aux Kurdes et les images de leur drame étaient si poignantes que M. Bush ne put faire autrement qu'intervenir pour les protéger.